



LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER.

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE

PAR

M. ÉDOUARD PLOUVIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 12 JUIN 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANGELO DAROVÈZE, poète. MM. MAILLANT.
GARIFU (Anafuto-Anafuti) son camérier. GUY.
FORANUSCO. BACHE.

RORALINDE, sous le nom de la princesse Rosa. M^{lle} ADELPHINE BROHAN.
CLEOSINA. FAYOT.
Marquis, Démotiqueux.

La scène se passe à Venise.



ACTE PREMIER.

Une chambre dans l'appartement le plus haut d'un vieux palais vénitien. Architecture mêlée où le style serrasin domine. Vieilles tapisseries ou peintures à fresques. À droite et à gauche, le second plan est ombré. Dans ce plan, à droite, une porte d'entrée; à gauche, une porte d'intérieur. Au premier plan, deux consoles se faisant face. Sur celle de droite, un buste de Virgile couronné de laurier-rose. Sur celle de gauche, une vieille horloge, et près de la console, sur le devant de la scène, une table recouverte d'un tapis et chargée de livres et de papiers; sur cette table, une lampe allumée; dessous, une corbeille à papiers visible. Une autre petite table portative. Au fond, trois fenêtres ouvrent sur une terrasse qu'on voit se prolonger à droite et à gauche. Un fauteuil près de la grande table, une chaise sur la droite, et pas d'autres sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELO, GARIFU. Angelo est assis devant le guéridon, Gariffo se tient debout.

GARIFU.

Attendez cette bécanne, maître.

ANGELO.

Je ne mangerai plus de bécanne, mon cher camérier.

GARIFU.

Appelez-moi donc votre valet! Qui dit camérier dans notre Italie, dit officier de chambre, et ce votre qualité de poète, c'est tout au plus si vous avez une chambre!... Ah! si votre père vous eût laissé en héritage d'autres biens que ses biens confisqués! vous habiteriez votre propre palais et vous n'auriez pas été obligé de louer au dernier étage du palais d'autrui cet appartement encore trop riche pour vous... malheureusement!... Ne revenez-vous pas à ce turbot que Boccace aurait fêté?

ANGELO.

Non, mon valet.

GARIFU.

Au moins, buvez encore un verre de vin de Chypre.

ANGELO.

Non, Gariffo.

GARIFU.

Alors, allumez un de ces cigares de Trieste!

ANGELO.

Non! si je le commençais, je voudrais le finir et cela retarderait...

GARIFU.

Quoi?

ANGELO, se levant.

Mon... mon départ.

Où donc allez-vous?

ANGELO, tirant de sa poche un petit pistolet.

Je ne sais pas.

GARIFI, emportant le pistolet à terre.
Vous accompagnerez-je?

ANGELO.
Si tu veux. Il prend sur la grande table ce qui est nécessaire et se met au devoir de charger son pistolet.

GARIFI.

Ah! ah! encore vos idées funèbres!

ANGELO, continuant ses opérations.

Ce ne sont point des idées funèbres, Garifi! c'est un grand amour des voyages, et... (montrant le pistolet chargé) mon passe-port est là dedans.

GARIFI.

Et vous m'apprenez cela tout honnêtement, de la façon dont vous me diriez : Garifi, je vais à la messe?

ANGELO.

C'est qu'il y va en effet à quelque comédie... pour regarder derrière la toile. Et puis, vous savez toujours que je n'ai cette idée pour pouvoir l'exprimer tout honnêtement, comme tu dis.

GARIFI.

Et vos œuvres inachevées?

ANGELO.

Tu les finiras, et tu les vendras si tu peux. Je te laisse tout iri, c'est signé. Le papier est là.

GARIFI.

Il est vrai, seigneur poète, que, vous mort, vous valez cent pour cent de plus, c'est quelque chose et je vous remercie... mais... je ne vous crois pas plus robuste que moi! je peux vous arracher ce joujou.

ANGELO.

M'arracheras-tu ma résolution? voilà l'arme certaine! Tu peux surveiller comme un condamné à mort ton condamné à vivre; mais ça t'ennuiera bien, mon pauvre Garifi, toi qui t'es habitué à aller tous les soirs au café Florian!... Et puis, quoi! tu parles d'édifier au sommeil, et alors qui t'empêchera d'aller m'attendre dans les flots bleus de notre Adriatique, ou de m'écouter dans l'incan du par ce balcon? ou de serrer ma cravate un peu plus fort que de coutume? ou de...

GARIFI.

Mais pourquoi voulez-vous mourir?

ANGELO.

Pourquoi? Ah! voilà une idée bizarre que de demander à un homme pourquoi il se tue!...

GARIFI.

Excusez mon indiscrétion! Tenez, je reviens pour vous à aller ce soir à Florian!... et je vais vous servir d'un café tel que, votre sainte aide, vous entendrez chanter ou vous des Jérusalem délicieuses et des Rolands furieux.

ANGELO.

Tu tiens donc à ce que je vive!...

GARIFI.

Ça ne me serait pas désagréable.

ANGELO.

Tu es devenu bien contrariant!

GARIFI, appelant la colé.

Je serais aise de savoir pourquoi, voudrais vraiment mourir, vous m'en avez prévenu.

ANGELO.

Ah! parce qu'il y a dans nos natures un misérable besoin de parler et d'agir comme sur un théâtre; nous acceptons la vie comme un rôle, et nous voulons mourir en beaux comédiens...

GARIFI.

Du moment que vous me faites public, j'ai le droit de siffler...

ANGELO.

Siffle donc, foule insolente!

GARIFI.

Non! pour m'en ôter l'envie, redites-moi donc votre dernier sonnet?

ANGELO.

Nou, Garifi! assez de sonnets!... A quoi bon les sonnets, la poésie, les rimeurs?

GARIFI, se part.

Poète qui refuse de dire ses vers : homme bien malade! (à part.) A quoi bon? Oubliez-vous cette proue d'un poète français, que vous avez rimé pour qu'on s'en souvint jamais?

La nation est ses autres
On tout mortel fait son travail,
Et prend place, pour le conduire,
Aux mâles, à l'honneur, au glorieux.
Comme un pilote sous les voiles,
Les yeux joints au firmament,
Le poète dans les étoiles
Lit le chemin du bâtiment.
(Il veut offrir le café à Angelo)

ANGELO, sans le prendre.

Bah!... les passagers sont des idiots; le navire n'avance point, la mer m'ennuie. Je ne tiens plus à faire le pilote, et, passager obscur, je me jette à la mer! Allons, fais-moi les adieux, et va-t'en!...

GARIFI, s'échappant peu à peu.

Par la corne des doges! voilà une exclamation forte! (Il sonne le café.)

ANGELO.

Magnifiez mon valet!

GARIFI.

Je ne suis plus votre valet! je redeviens libre citoyen de Venise! et moi, vous le savez bien, d'une adresse qui humilie la vôtre!...

ANGELO.

Je le sais, monseigneur!

GARIFI, s'excusant.

Je croyais servir un être digne de moi! Je m'étais placé en charge de sa vie, espérant que cela m'autoriserait de le regarder vivre, et voilà qu'il m'interrompt déjà, et se sauve devant son avenir, comme un marchand devant des échardes!... Sans regard pour moi qui avais placé mes jours dans les siens, il m'empêche moi d'espérer, il m'écartere mon plaisir! J'ai bien le droit de crier au voleur!

ANGELO.

C'est donc bien original de vivre?...

GARIFI.

C'est donc bien nouveau de mourir? — Je voudrais encourager votre fantaisie; mais quel sens a-t-elle?... Vivons! Ne pouvez-vous plus boire de vin? avez-vous vu un pauvre? avez-vous un trop gros ventre? avez-vous trahi l'amitié? avez-vous renié votre mère? êtes-vous mort? l'amour? Non! rien de tout cela! Mais le monde ne s'est point assez occupé de vous! Il a bien fait. Combien de monstres ne fascine-t-on pas en s'occupant trop des enfants!... Or, vous êtes un enfant, seigneur Angelo, votre jeunesse n'a pas assez entendu commettre. Qu'en se laisse mourir ou hater, d'homme ou philosophe, qu'on se marie ou qu'on se tue, lorsqu'on a, comme on dit, brûlé la chandelle par les deux bouts, c'est charmant; mais votre chandelle à vous n'est pas même encore allumée!

ANGELO, se levant.

À défaut de chair, voulez-vous un fantôme, mon révérend?...

GARIFI, s'excusant, Angelo nous déboute.

Parce que vous avez eu un drame sillé et un livre inventé; parce que vos premières maîtresses vous ont abandonné! vous croyez avoir épousé le malheur!... Mesquins misère!... (On entend une musique au dehors.) Qu'importe donc le succès, si l'on a le génie? et qu'importe la femme, si l'on a l'amour? Chantez pour vous entendre! aimez pour être amoureux!...

ANGELO, hochement.

Poursuivrez!

GARIFI, se levant.

Et vous êtes à Venise, Excellence! à Venise où le printemps est si pressé de revenir, que le soir de février est d'une douceur d'été! (Allant à la terrace.) Voyez-vous les façades des palais qui s'allument, entendez-vous les sérénades que les barques promènent, sentez-vous les âmes s'effrayer que la mer nous ravisse par bouffées dans la brise? Osez donc dire adieu à cette vie qui mourit, qui éteint et qui ennuie! Allez, allez, maître, croyez un peu votre Garifi, et pour mourir n'ayez recours qu'un moyen le plus simple, le plus doux et le plus sûr : vivez!

ANGELO, qui a dévoté le front dans ses mains, relevant la tête.

Très-bien ! Sans si c'est précisément ce vieux moyen-là qui m'ennuie ?... Sûr de me détruire en me tuant, je me tue ; rien de plus naturel ! (Lui-même se tue.)

GARIFI.

Rien de plus naturel qu'une sottise ! Consentez au moins à retarder celle-là... Tuez-vous... tenez, dans quinze jours, un carnaval.

ANGELO, se levant.

Ça n'aurait pas l'air sérieux.

GARIFI.

Eh bien, dimanche prochain.

ANGELO.

On ne doit rien faire le dimanche.

GARIFI, montrant la pendule.

Il va être neuf heures ; c'est ridicule de se lever à neuf heures... l'heure où les enfants vont se coucher ! Attendez à minuit ; voilà une heure exécrable à désigner !... Ah ! vous m'accorderez bien ces trois petites heures-là !

ANGELO.

M'as-tu vu chargée de pistolet, Garifi ?

GARIFI.

Je l'ai vu de mes yeux, de mes deux beaux yeux vu !

ANGELO.

Ta belle intelligence admet-elle qu'il contienne de quoi tuer un homme ?

GARIFI.

Surabondamment !

ANGELO.

N'importe quel homme ?

GARIFI.

Je n'ai besoin pas à l'affirmer.

ANGELO, faisant mine de le mettre en joue.

Eh bien, ne remue pas.

GARIFI.

Par la lion aile ! (il se tait par la droite.)

ANGELO.

Enfin !... (Toujours l'ennui.) C'est sans doute un bol qu'il y a dans ce palais... Vous n'avez pas honte ?

GARIFI, en dehors.

Seigneur Angelo !

ANGELO.

Quoi ?

GARIFI.

Je vous prédis que vous allez vous manquer... vous vous emporterez une jupe et un œil, vous n'arriverez plus le goût de mourir... et vous vivrez très-vert et prodigieusement laid !

ANGELO, se levant.

Bon serviteur ! (Ils se séparent.) Merci !

SCENE II.

ANGELO, seul.

Pauvre Garifi ! il ne voit que mon drame sifflé, mon livre dédaigné, mes maîtresses infidèles... Il ne voit pas qu'en ce monde, tombé dans la main des marchands, la vérité se cache, la pudeur agonise, la vanité triomphe !... Il ne sait pas que c'est là ce qui me fait mourir, épuisé d'indignation, rongé par le sentiment de mon impuissance !... Tu le sais, toi, mon Dieu !... (Après une courte pause.) Allons, j'ai vécu jusqu'à la lie le calice que j'avais reçu plein jusqu'au bord ; je suis bien libre de le jeter sous la table !... (Il se penche.) En vérité, cette nuit est pleine de charmes railleurs... des danses, des musiques, des chansons !... Est-ce que Venise se réveille ?... Les barcaroles chantent-ils encore les vers de l'Arconte ou du Tasse ?...

UNE VOIX, chantant

(Musique d'Offenbach, entrée chez Hougel.)

I.

Allez ! sur l'onde harmonieuse

Où Venise vibrait autrefois,

Un jour moine, comme Vénus,

Ses charmes ont !

Allez ! dans la cité des doges,

Il n'est plus qu'une boîte aux horloges,

L'heure de boire à la santé !

La voilà !

(La musique continue.)

ANGELO.

De mes vers à moi !... Mais, cette fois mu-que... je la reconnais... Je me souviens... je me souviens qu'un soir, assis sur le quai des Fréventes, je regardais avec amour ma chère Venise embrasée çà et là par un lent couleuvre de soleil. Devant moi des groupes passaient, se rendant au Lido, et sur l'eau se croisaient les gondoles ; l'une d'elles enlaidissait des musiciens jouant l'air qui me revient là ce soir !... Je me sentais bien, mon cœur battait sous des influences heureuses ; et, naïf comme un enfant, j'ai écrit tout d'un coup : « La vie ! la vie ! » A mon clan d'ivresse, une jeune fille se retournait. Ah ! c'était là vie elle-même ! Elle sourit... et passa, tandis que dans le gondole on redisait cet air... et cet air qui semble pleurer en chantant... (S'arrêtant après un court silence.) — Si je vivais ! si j'allais me mêler à cette fête ? si... (On voit.) — Voyons, me tuerai-je ? ou irai-je au bal ?... — Ah ! je me fais pitié ! (Il se rasait et reprend son air.) Il est neuf heures moins quatre minutes, quand l'aiguille sera sur la chiffre même, je presserai ce petit ressort et... — Pa-tent-moi de l'air à prévenir toute chute disgracieuse... — Je suis bien ainsi... Adieu, terre humaine ! adieu ma hantise !... (Il sort.) (Il est neuf heures moins quatre minutes, quand l'aiguille sera sur la chiffre même, je presserai ce petit ressort et... — Pa-tent-moi de l'air à prévenir toute chute disgracieuse... — Je suis bien ainsi... Adieu, terre humaine ! adieu ma hantise !... (Il sort.) (Il est neuf heures moins quatre minutes, quand l'aiguille sera sur la chiffre même, je presserai ce petit ressort et... — Pa-tent-moi de l'air à prévenir toute chute disgracieuse... — Je suis bien ainsi... Adieu, terre humaine ! adieu ma hantise !... (Il sort.)

SCENE III.

ANGELO, ROSA.

ROSA.

C'est vous, seigneur, qui êtes le poète Angelo ?

ANGELO.

Oui, madame.

ROSA, à part.

Il est bien ! (Haut.) Monsieur, je suis la princesse Rosa... (La musique continue.)

ANGELO, les occupant un siège.

La princesse...

ROSA.

Oui, monsieur, mais... pardon ! Avec quel-que-chose vous donc là ?... Un pistolet ? vous êtes peut-être en train de vous tuer ? Est-ce que je vous dérange ?... (Elle prend le pistolet et passe à gauche.)

ANGELO.

Me tuer ! moi, pourquoi donc ? Croyez bien, madame, que je n'y ai jamais pensé.

ROSA, s'asseyant.

J'en suis ravie. Monsieur, j'ai quitté ma principauté... et je suis venue à Venise exprès pour vous voir. (Elle lui montre son pistolet.)

ANGELO.

Moi !

ROSA.

Je me suis mise en route après avoir lu un volume de vos vers...

ANGELO.

Vous avez lu...

ROSA.

Oui, monsieur ; mais, per pitié, soyez un peu plus assis ! vous m'obligez à tenir constamment les yeux en l'air, et je vous devrais un de ces lourds maux de tête qu'en emporte des galeries de tableaux.

ANGELO, s'asseyant à la gauche de Rosa.

Puisque votre altesse le veut...

ROSA.

J'aurais ouvert votre livre, monsieur, comme si j'eusse voulu entendre sans danger des paroles amoureuses. Après beaucoup de plaintes très-horribles et très-variées, votre livre m'a offert le sujet que je cherchais. Selon vous, monsieur, les cœurs sont épuisés devant l'amour ; mais, ajoutez-vous, il y a parmi eux une aristocratie ; et vous, seigneur, vous avez cherché sans cesse un cœur patricien.

ANGELO.

M'en blâmez-vous, Altesse ?

ROSA.

Non ! je me blâmerais moi-même. Enfin, vous accusez l'humanité, les humains particulièrement. Vous prenez à témoin de vos descriptions les anges et les chérubs, les fleurs et les oiseaux, toute la terre et tout le ciel ! Et vous vous écrites que l'amour

Une dernière fois a répété ses vœux,

Pour s'élever aux cieux, et n'en descendre plus !

Monsieur, ce n'est pas vrai.

Nodame...

ANGELO.

ROSA.

Ce n'est pas vrai, puisque me voici. (Elle se lève et se déshabille. Angelo tout épuisé se lève aussi.) Seigneur Angelo Duravie, je suis souveraine absolue dans mes États; j'ai vingt-deux ans; en tout, tout est libre, mon cœur, ma main, moi voulant; ma fortune enrichit quatre intendants; j'aime la poésie et je crois que je le prouve; je suis une fille un peu folle, comme vous le voyez, et très-honnête, comme vous le verrez; moi aussi, j'exige un amour paternel, et en attendant que Dieu me l'envoie, je me sens devenir laide, vieille et sottise à force d'ennemi!

ANGELO.

Princesse, je...

ROSA.

Vous m'interrompez quand j'aurai fini. A la lecture de vos vers, l'ennemi s'est sauvé, l'espérance est venue. Je me suis juré de vous connaître; j'ai voulu voir si j'avais rencontré dans un vrai poète un homme digne de moi. Il m'a semblé charmant de tomber chez vous à la façon du tonnerre, et glorieux pour ma royauté d'offrir à la poésie la moitié de sa couronne; si bien que tout à l'heure, j'ai quitté le bal qui se donne dans ce palais, et... et me voilà. Maintenant, nous aimerons-nous? Avancerons-nous dans la vie au bras l'un de l'autre, en chapeau de nous retournera-t-il à son insouciance? C'est ce qu'il nous faut apprendre: pour le savoir, pendant quelques jours faisons loyalement route ensemble... Voulez-vous?

ANGELO.

Vous m'avez en là, madame, une déplorable idée!

ROSA.

Vraiment!

ANGELO.

Maie, madame, je suis de ceux qui dépensent dans leurs œuvres le meilleur de leur âme et qu'on ne peut aimer que de loin!...

ROSA.

Si bien qu'après être venue, ce que j'aurais de mieux à faire serait... (Elle fait un mouvement comme pour partir.)

ANGELO.

De loin, à travers leurs œuvres, on voit les poètes comme, parmi des rayons, les anges de Raphaël; purs esprits sans corps, avec une tête qu'on se figure charmante et des ailes immuables. Vous de près, les poètes sont des hommes comme les autres, beaucoup plus laids souvent! Il y en a qui fument nuit et jour comme des volcans mal éteints; il y en a qui se grisent comme des portefaix; il y en a qui aimant des femmes dont les poitrines ne vaudraient point, et sous l'habit des meilleurs ou ne peut pas soupçonner des nides; vous de plus près encore, ces anges-là sont vaniteux, égoïstes, irritables; amoureux, ils divulguent leur amour en des sonnets que volontiers ils vendent; malheureux, ils trafiquent de leur malheur en romans ou en drames, et comédiens toujours, ils sauraient tirer un effet saisissant du dernier cri de leur père! Prenez donc garde, madame!... Le poète, ce n'est pas l'idéal, le grand ciel, l'immense nature, mais le miroir qui les reflète mal ou bien... O vous, que ce miroir attire, comme une aventureuse alouette, amoureux d'infidélité, n'en approchez pas! peut-être cache-t-il un piège, des laideurs, une gloire perfide... Prenez garde! et par amour pour l'infini, par pitié pour vos ailes, allez plus loin! volez plus haut!

ROSA.

Vous êtes, monsieur, d'une sincérité rare! En fait de richesses d'âme, vous n'avez donc pas tout dépensé? Vous venez de me faire peur pourtant! Mais, voyons, ou peut s'en fier à vous: ce n'est pas de vous-même que vous avez parlé? (Silence d'Angelo.) Vous ne me mesurez point? (Silence même.) Je vous remercie, monsieur, vous avez éclairé un âme à moi imprudente, et c'est en m'en écartant que je puis reconnaître un si grand service... Adieu!

ANGELO. Il faut en pas pour la recevoir et s'arrêter.

Adieu, madame la princesse! (Après un pas d'hésitation, Rosa disparaît. La musique reprend au dehors.)

SCÈNE IV.

ANGELO, seul. Il fait encore un pas vers la fin et revient en courant:

Partie! Elle est partie!... Et pourquoi l'aurais-je retenue? (Regarde son étiquette, il dit d'un ton perplexe machinal.) Allons, il faut espérer qu'on ne va plus me déranger. (On entend chasser au dehors la voix de la reine H.)

II.

Aimez! Un jour au pied des arbres,
Nos cœurs, chers encore sous les nuages,
Venaient aux germes des fleurs
Leurs premiers pleurs!
Et, frémissant les champs marais,
Ils se donnaient les vagues,
Pour croquer en d'autres jours
D'autres amours!

ANGELO.

Encore de mes vers!

VOIX CONFUSES, au dehors.

Bravo! bravo!

ANGELO.

On applaudit! je ne mourrai donc pas sans vous avoir entendus, ô braves, menues monnaie de la gloire. Mais qui donc a pu dire ces vers et fait à ma dernière heure cette semence de plaisir? (Pendant qu'il va vers la terrasse, Rosa apparaît et s'assied à droite, Angelo l'aperçoit et revient en scène.)

SCÈNE V.

ANGELO, ROSA.

ANGELO, trouvant et à part.

Elle!...

ROSA.

Pardonnez-moi, j'ai oublié mon masque, là, sur cette table.

ANGELO, je prends et cherche à l'enlever, et le gesticule dans sa main.

Je ne le vois pas, madame.

ROSA, qui le voit bien.

Cherchez bien, je vous prie!... J'ai longtemps réfléchi, seigneur, à ce que vous m'avez dit tantôt... Tout compte fait, j'ai moins peur... vous ne pouvez guère être aimé de près, vous autres, c'est vrai! mais il y en a tant qu'on ne peut aimer, même de loin.

ANGELO, à part.

Ah! pommier d'Ève! In Curieuse, les branches s'étendent partout! (Rosa, en reculant, se dérobe.) Tenez, mais le voici ce masque!

ROSA.

Vous croyez?... (Elle le prend; tout d'un coup elle se retire.)

ANGELO, trouvant.

Cà mais!... suis-je éveillé au moins? ce qui m'arrive là est si invraisemblable!... N'êtes-vous point une apparition, madame? (L'empressemment de la main de Rosa.) Non! c'est là une main véritable!... et vous êtes bien une femme?...

ROSA.

Autant que les chrysalides sont des papillons!.

ANGELO, riant.

Mais ce n'est pas tout, grands dieux! vous êtes une souveraine!

ROSA.

Oui.

ANGELO.

Riche comme l'Orient!

ROSA.

Euvro.

ANGELO.

Et moi, je ne suis riche... que dans mes rimes.

ROSA, se levant.

En bien?

ANGELO.

En bien, ce n'est pas entre nous que peut naître l'amour!... une fois né, il ne meurt pas pour des questions de rang ou de fortune; mais en germe tout peut flétrir, surtout ces questions-là. Le monde calomnie aisément les amoureux des besicles millionnaires; moi, par peur du soupçon, je me soupçonnerais incessamment moi-même! ivre d'amour, je me demanderais encore si je ne suis pas infime!

ROSA, à part.

C'est une étiquette que ce poète-là! (Rosa.) Mais, monsieur, ce n'est pas ma finie à moi, si je suis née princesse et riche. On a chacun ses petits défauts. Tout le monde n'a pas le bonheur de connaître cette petite nommée la misère, sous laquelle le génie a passé souvent. Et puis enfin, nous aimerons-nous? c'est encore la question!

ANGÉLO.
Ah! princesse, mieux eût valu, tenez, ne pas me révéler qui vous êtes!

ROSA, arrivant à la scène.
Qui je suis! qui je suis! vous n'espérez à le fin! et je vais vous le dire qui je suis.

ANGÉLO.
Altesse!
Comédienne. (à part.) N le veut. (Haut.) Comédienne, s'il vous plaît... je suis... je suis la Rosalinde.

ANGÉLO.
Vous!...
ROSA.
Ne voyez-vous pas que je n'ai ni la majesté d'une princesse, ni la réserve d'une fille de haut rang! Adieu donc la princesse! je ne suis que la Rosalinde, rien de plus!

ANGÉLO.
Vous êtes charmante!
ROSA.

Au moins, j'ai commencé par bien jouer, n'est-ce pas? Ah! ah! eh! vous avez failli croire à mon altesse!... Mais c'est bon pour une fois! et je jure bien, messieurs les poètes, que vous ne m'y prendrez plus!... Ah! vous me guéririez de l'enfant comme la névralgie guérit de la migraine.

ANGÉLO.
Princesse!

ROSA.
Comédienne, encore une fois! mais qu'importe, si vous n'êtes point disposé à m'aimer? Quant à moi, l'épreuve est suffisante, je vous dire que j'ai assez joué de mon rôle pour me convaincre que je ne vous aimerais point... Donc, je vous quitte, je retourne au bal. (se reprenant.) Pardon! à mon théâtre... Adieu, monsieur; gardez votre amour à la muse, elle seule a ce cœur patricien qu'il vous faut; pour moi, je ferais peut-être encore des vers, mais je n'ai plus visé ceux qui les font, je serais plus sage.

ANGÉLO, amantant Rosa qui se disposait à partir.
Et moi, je vais devenir fou! oui, mon cerveau va éclater, madame, si votre ironie m'a pitié de moi! je l'ai comprise cette écharité divine que vous changeait en comédienne pour que mon fièvre n'eût à craindre rien. Ne parlez donc pas, je vous en conjure! nous nous aimons déjà, puisque nous nous sommes querellés; et je la béais, cette querelle hâtive qui nous fait connaître un peu plus tôt l'un à l'autre... Dans notre ciel, c'est l'usage passager qui, à peine dissipé, laisse la terre toute en fleurs! Madame, au nom de l'amour rêvé, prêt à fleurir peut-être, ne parlez pas!

ROSA, à part.
Ce que c'est que l'éternelle honne mine du fruit défendu! (Mais se tournant la main à Angélo.) Allons, c'est bien; et voici notre trinité pour aujourd'hui. Vous suivrez mes volontés; je suivrai les vôtres.

ANGÉLO.
Accordé!

ROSA.
Alors, permettez... (appelant.) Forbosco!
[Forbosco paraît à la porte d'entrée et avance timidement la tête, sur un geste de Rosa, il s'approche. Forbosco est un homme entre deux âges, porteur d'une physionomie gracieuse; à chaque onde qu'il respire, il balbutie sans en dire syllabe au plus, il balbutie en tête comme les enfants de ce qu'il veut dire; pour, reculant une visière sans se mouvoir, il gague la porte ou lorsqu'il se met à dire de plus en plus bêtises.]

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FORBOSCO.

ROSA.
Forbosco, descends au bal et prie la Cléopâtre de venir me rejoindre ici; monte en même temps des flambeaux.

FORBOSCO.
Mais je... (Après la pantomime indiquée, il sort dans un trouble insupportable.)

SCÈNE VII.

ANGÉLO, ROSA.

ANGÉLO, surprenant.
Qu'allait-il donc répondre?

ROSA.
Rien; il n'en dit jamais plus... C'est un serviteur zélé, précieux vis-à-vis des questionneurs, et un peu timide... Reprenons.

ANGÉLO.
Article deux?

ROSA.
Amis dès à présent; amants dès qu'il plaira à Dieu; nous serons époux dès que je voudrai.

ANGÉLO.
Accordé!

ROSA.
Et quoi qu'il arrive, alors même que nous serions... mariés... nous resterons amis, n'est-ce pas?

ANGÉLO.
Amis à toujours! Est-ce tout? (Sur un geste affectueux de Rosa.) Accordé! Et... (lui baisant la main) je signe!

SCÈNE VIII.

ANGÉLO, ROSA, FORBOSCO.

[Forbosco vient de rapporter un sac de domestique par lequel deux portiers des flambeaux. Il arrive au moment où Angélo lui a dit de Rosa. Alors, comme en songeant, il met la main devant ses yeux; enfin, il dit d'un air craintif:]

FORBOSCO.
Mademoiselle... (Il recule alors en baissant la tête et n'ose en dire davantage.)

ROSA, à Angélo.
Ne faites pas attention, seigneur; il veut dire que ma Cléopâtre va se rendre à mes désirs... N'est-ce pas, Forbosco? (Forbosco lui en signe affirmatif; Rosa reprend.) Forbosco, monseigneur Angélo, chez qui nous sommes, est mon ami, mon ami cher; il peut devenir votre souverain et le deviendra sans doute... (Se retournant vers les domestiques.) Quoi tout le monde de ma maison ait pour lui, comme s'il regnait déjà, des respects profonds et des dévouements tout prêts. Veux, avant tout, sois ce que vous m'avez promis d'être: empressé, agréable et joyeux!

FORBOSCO, s'inclinant et s'approchant d'Angélo comme se cherchant au ciel ce qu'il lui doit.

Fai vu votre dernier drame, Excellence; a-t-on sifflé, mon Dieu?... Recevez mes compliments... (Angélo s'incline.)

ROSA, à Angélo.
Mon ami, votre bras pour redescendre au bal.

ANGÉLO.
De grâce, chère princesse!... dispensez-moi...

ROSA.
Non?... Eh bien, comme l'article premier dit que vous ferez mes volontés et que je respecterai les vôtres, vous m'irrez point au bal, c'est le bal qui viendra à vous.

ANGÉLO.
Quoi, ici?

ROSA, montrant la grille.
Il y a bien une autre sortie par là? (Mouvement affirmatif d'Angélo.)

Forbosco, qui a aussi tout soit transformé! Cléopâtre, va choisir ce que la palais contient de plus précieux en meubles et tentures, marbres et bronzes, livres et tableaux! (Rappelant Forbosco qui sortait avec ses mises ordinaires.) Partout des girandoles chargées de bougies roses, partout des arborescences en fleurs! des fleurs à en jeter les tapis! des lumières à faire pâlir le firmament! Qu'on voie ruisseler les vins d'Italie, de Seyres et de Samos! Qu'on dispose des brasiers dans les corridors et qu'on y jette à fondre l'ambre le plus pur! (Rappelant encore Forbosco.) Enfin, qu'on apporte un domino à monseigneur!...

FORBOSCO.
Altesse, je... (Il balbutie, baisse la tête et sort par la gauche suivi par deux domestiques et en descendant des signes de la confusion la plus vive.)

ROSA.
Quant au masque, vous me ferez la joie de prendre le mien, mon cher poète. (Elle le lui offre; il le prend.) À travers, j'en suis sûre, vous verrez la vie tout autrement et... si vous voulez, ce masque sera un signal entre nous.

ANGÉLO.
Un signal?

ROSA.
Où ! si se peut qu'après tout, nous n'en restions qu'à l'histoire...
Or, nous sommes d'honnêtes gens... Eh bien, quand votre cœur
vous dira que vous ne pouvez être mon époux, l'ami me rendra
le masque de l'aimant ; voulez-vous ?

ANGELO.
Donnez ! Je le garderai toute ma vie !

ROSA. Elle cherche des yeux.
Je désire pouvoir garder aussi longtemps... ? Tenez, cette arme.
(Elle se met le pistolet sur la table.) Elle aura entre mes mains la même
signification que ce masque dans les vôtres. Je vous la rendrai, si
je ne puis vous assurer qu'il s'agit d'amitié. (Elle le met dans une pochette sans
pochette à sa ceinture. Partons séparés. Rosa reprend.) Pendant que mes
ordres s'exécutent, nous ferons une promenade sur l'eau, les
musiques nous suivront.

ANGELO.
Vous voulez encore...
ROSA.

Je veux que cette nuit prenne place dans vos plus chers souve-
nirs ! Je veux qu'au retour du soleil, vous ayez retrouvé la foi à
votre aïe, à l'avenir ! surtout votre religion aux femmes ! Et si le
malin vous ne pouvez redire encore les hymnes que le bonheur
apprend, je veux que vous recommenciez à chanter toutes les
chansons de l'espoir !

ANGELO.
Eh bien, soit, je veux m'abandonner à la vie, savourer la vie,
chanter la vie...

SCÈNE IX.

FORABOSCO, ROSA, ANGELO, GARIFU.

GARIFU. entrant des derniers mots.
Bah ! Et moi qui viens de commander au si joli cercueil !

ANGELO. lui.
Vous êtes un pleureur !

GARIFU.
... En bois de rose ?

ANGELO. lui.
... Un plagiaire !

GARIFU.
... Et da retenir des pleureurs...

ANGELO. lui.
... Un poëte ! (Il retourne à Rosa.)

GARIFU. changeant de ton.
Ingratitude humaine ! (Appareut Rosa.) Oh ! ah ! la foudroyante
beauté !

ROSA. à part.
Quel est ce cavalier ?

ANGELO.
Garifù, saluez madame la princesse Rosa.

GARIFU.
Madame la princesse ! (à part.) Une princesse ! (Rosa à Angelo.) Présen-

ter-moi donc ! (Angelo la regarde avec intérêt sans lui répondre.) Oh ! je
dis que vous voulez vous bier. Vous vous portez si bien que vous
serez ridicule.

ROSA. lui, de l'autre côté d'Angelo.
Ne me ferez-vous point connaître votre ami ?

GARIFU. lui.
Je veux, madame, vous lire l'épigramme que j'avais composée pour...

ANGELO. lui et à part.
Garde-la comme une œuvre d'art, puisque tu refuses à mou-

rir.

GARIFU. stupéfait.
Moi !...

ANGELO.
Allons, permettez-moi de vous offrir mon camarier, secrétaire,

intendant, majordome, maître d'hôtel, valet de chambre, laquais
et courrier, Hercule Garifù Anafelso de Anafelso, descendant di-
rect des Anafelso entre lesquels brilla le premier d'op de Venise.
(S'interrompt.) Ça mais, est-ce bien vrai que tu descends des pre-
miers d'op ?...

GARIFU.
Par les pigeons de Saint-Marc ! j'arrive tout droit du septième

ciel ! Aussi vrai qu'en ce moment le dernier des Foscari court
l'Italie avec une troupe de baladins, dans laquelle il joue les Arle-
quins !

ANGELO. entrant.
O Venise ! (s'écrit.) Cet homme qui joue les Cripins chez
moi, et qui, élevé avec moi, pouvait devenir mon ami, c'est la pa-
resse elle-même dans sa plus honteuse incarnation. A ce qu'il pa-
rait pourtant, cela confie un cœur et un esprit. Pour l'esprit,
il vit les bras croisés et tout de s'entendre pour lorsqu'on l'ap-
pelle ; et quant au cœur, il dort dans cette poitrine comme un
vieux Turc après avoir fumé. Tête sans bras, oiseau sans ailes,
outil sans manche, s'évertuant à fuir toute responsabilité, heureux
de n'avoir sans existence sur les épaules, cet homme se borne
à vivre, calme et immobile comme si le monde était fini ! Il y a
des êtres qui sont calmes ainsi parce qu'ils sont revenus de tout ;
lui, n'a eu le courage d'aller nulle part. Enfin, n'étant bon à rien
qu'à donner des leçons d'impudence, il a juste assez d'énergie
pour me faire du café dont il boit les trois quarts. Mais, certes,
il mourra sans avoir eu jamais la volonté, la vertu, la vigueur qu'il
faut pour... pour pêcher à la ligne !

GARIFU. qui se réveille avec complaisance et que le dernier trait a enchaîné.
Ah ! voilà de ces moments qui font aimer la vie !

ROSA.
Mais le seigneur Anafelso s'est dément au moins une fois...
N'est-il pas l'auteur d'un ouvrage qui à cette heure fait grand bruit
en Italie ?

GARIFU. allant à Rosa.
Son Altesse veut parler de mon traité des instincts généraux...
Mais je tiens plus à ressembler à mon portrait qu'à savourer une
gloire usurpée !

ROSA.
Que dit-il à ?
GARIFU.
Il y a quelque temps, Altesse, nous vivions ici dans un état de
pauroté-désordre ; nous ne mangions à tous les repas possibles
que gâteau de riz, arabes, figures, rancias secs.

ANGELO.
Te tairas-tu, serpent !
GARIFU. continuant avec calme.
Quant au café, il coulait en abondance, pour attirer monsei-
gneur qui composait son traité des instincts spéciaux.

ANGELO. impétueux.
N'est-ce pas, madame, que j'ai là un serviteur charmant ?
GARIFU.

Son Altesse le voit bien. — Monseigneur est dur avec lui-même !
à chaque pensée qui lui semblait commune, indigna de lui, il
froissait la page et la jetait sous la table, dans cette corbeille à pa-
pers. Or, avec ces papiers, j'allumais mon fourneau à café...

ROSA.
Eh bien ?
GARIFU.

Eh bien, parfois... (mon Dieu ! personne n'est parfait, à moins
que ce ne soit votre Altesse...) Parfois je les lisais, ces papiers.
Ils me soufflèrent l'idée de demander à mon maître, pour appoin-
tements, le fond de sa corbeille, les rancias, les rancias secs, il le
voulut bien, et le jour où parut son ouvrage fait avec ce qu'il
avait jugé digne de demeurer sur la table, parut le mieux fait du
ce qu'il avait écrit dessous. L'œuvre de monseigneur contenait le
plus pur de son genre, cela ne se voyait pas. Et nous allions inen-
der de faim dévorante. L'œuvre forme des rancias et un
succès fou. Je devins illustre, et nous congédions fièrement les
arabes et les rancias secs !

ROSA. à Garifù.
Homme de votre temps, je vous salue, grand homme !

GARIFU.
Attendez que je me mette dans la corbeille !

ANGELO.
Avec tout cela il a la rage de se dire mon domestique.

GARIFU.
Et de l'être ! il vous plaît... domestique !... Eh ! monsieur,
est encore l'état où il y a la volonté à faire !

ANGELO.
Pourtant, mon ami...

GABRIEL.
Eh ! ne m'appelles pas votre ami, vous en abusez... je suis votre valet !

ROSÀ, à part.
Quel valet !

QUEL VALET !
FORABOSCO, en venant par la droite.

ROSÀ, passant au milieu.

Ça, je suis princesse, moi, et pour l'honneur des frères, je ne saurais souffrir qu'en ma présence, le petit-fils du premier duc de Venise ait un maître ! En vertu de ma toute-puissance et... heu... pendant Angelo de notre ami premier, j'affranchis le seigneur Gardu.

GABRIEL, vivement.

Princesse, je ne suis pas de force à porter mes lires !

ROSÀ.

Quand nous ne serons plus là, il pourra recommencer à faire la café de notre ami Angelo, si c'est sa vocation ; mais devant nous, pour nous, il est Anastasio-Anastasi ; il va quitter cet habit indigne de son nom pour en prendre un à sa fantaisie ; il nous accompagnera dans votre promenade, et paraîtra ensuite au bal avec nous !

ANGELO.
Il en mourra, princesse !

ROSÀ.

Ce ne serait pas moi ! Allons, Anastasio, un effort de courage ! Vous vous nommez Hercule, après tout !

SCÈNE I.

LES MÊMES, FORABOSCO, CLEOSINA. Elle entre par la droite et derrière Forabosco, sans être vue d'abord par Angelo. Elle porte sur le bras un dossier de cette sorte.

FORABOSCO.

La gondole... (Agace au mot, il se trouble comme d'habitude et va pour gagner la porte.)

ROSÀ.

La gondole nous attend, n'est-ce pas ? (Forabosco revient fait un petit sifflement.)

ANGELO, passant.

Partons !

ROSÀ.

Vous voilà donc joyeux, mon poète plaisant ?

ANGELO.

Plus que joyeux, chère Altesse, heureux ! Heureux par vous que j'aimerais... que j'aime déjà, je le sens, avec a...
(C'est-à-dire que j'aime d'autant plus que vous et Angelo, et va pour pour me les épauler de celui-ci le dossier devant, en disant d'une voix douce et un peu basse.)

CLEOSINA.

Permettez, seigneur...
(Aux premiers mots de cette voix, Angelo se retourne vivement et regarde Cleosina d'un air étonné et charmé, il dit en lui-même.)

ANGELO.

Merci, mademoiselle, je...

ROSÀ.

Eh bien, qu'avez-vous ?

ANGELO.

La gâche enfait ! où donc l'ai-je vue ?

ROSÀ, lui à Cleosina et passant, tandis qu'Angelo regarde ailleurs avec embarras.
Tu disais vrai : il est charmant bien que mélancolique comme un saule ! Il n'est tombé dans aucun étonnement vulgaire, suis-tu !...
Oh ! je suis usancée d'une terrible passion ! (A Angelo en le tenant bruyamment de sa contemplation.) Eh bien, je donne vos vœux brés ?...
Non parties ! Forabosco, fais éclairer nos chemins, Vœux les uns précédant, Anastasi. (S'adresse à Cleosina.) Vous, Cleosina, n'oubliez aucun de mes ordres !...

(Garda sort après Forabosco. Il est suivi par Rosà et Angelo. En s'éloignant, celui-ci porte encore à Cleosina un regard qui rencontre le sien. Les Demoséniens les suivent.)

CLEOSINA, restée seule.

Enfin, je suis chez toi, ainsi que j'y voulais être !... (Reprend.) Cher lui !... Mais comme il regardait notre gâche princesse, quand je suis entrée !... (Bonne sa dévotion.) Les voilà partis ! (Quand des yeux.) Où donc peut être ce pistolet ? (Se cherche et s'arrête presque au milieu.) Qu'importe ?... Maintenant, j'en suis sûr, il ne mourra pas !...
(Elle s'approche à gauche. La musique d'orchestre se fait.)

* La Bataille vénitienne, musique de son père armée d'un grand orchestre.

ACTE DEUXIÈME.

Quand le rideau se relève, l'appartement, dont il ne reste plus que la grande table, les consoles et l'hermine, est entièrement transformé. On a placé un petit divan sur l'avant-scène : à droite, et à gauche, et quatre chaises d'arbustes ; des girandoles avec des bougies roses allumées sont appendues aux deux côtés de la porte du fond et sur les murs latéraux. Un portrait de Cleosina est fixé au-dessus de la console de gauche. Ça et là des sièges élégants.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEOSINA. Elle entre par la gauche et regarde autour d'elle.

Bien ! tout est presque bien... voici mon portrait recouvrant la porte mystérieuse. (Elle montre la console de gauche.) Il est vraiment joli, ce portrait !... et devant cette table, on doit s'écrier : « Ah ! voici un charmant portrait !... et s'il est ressemblant... » Oui, il est ressemblant ; quand je le regarde, je me crois devant un miroir... (Elle va à la droite.) C'est vraiment la même chose !... Eh bien ! non, cette peinture est plus jolie que moi !... ce sera l'avis du seigneur Angelo et... Ah ! si l'on pouvait faire un portrait du cœur, en lequel rien ne serait oublié, ni une pensée, ni un sentiment... il me semble qu'on m'aurait sur cette image-là et que le seigneur Angelo... Le voici. (Elle passe la terrasse et se tient dans de vue.)

SCÈNE II.

ANGELO, CLEOSINA.

ANGELO, entrant de la droite.

Suis-je chez moi ?... ou aurais-je encore un étage à monter ?... Non, voici bien ma bible de travail, et ces fleurs n'ont pu changer encore mon air accablé ! (Regarde autour de lui.) En vérité, c'est de la stérilité !... J'aurais pas d'une scène ajoutée à la Tempête ? Miranda a remplacé Prospero ; Caliban, c'est ce sauvage Forabosco, et peut-être vais-je entendre le doux Ariel...
CLEOSINA, à part.

Si je chantais !...

ANGELO.

Ah ! voici un charmant portrait !

CLEOSINA, à part.

Enfin !

ANGELO.

Mais je reconnais ce frais visage, et même... (Parlant au portrait.) Je vous reconnais, mademoiselle ; savez-vous que vous semblez née sur la palette de Bellini !... on croirait qu'une parole moud du cœur eût coulé vos lèvres et que votre sourire va parler !...

CLEOSINA, se montrant.

Seigneur Angelo...

ANGELO.

Là, que disais-je ?

CLEOSINA.

Doigneriez-vous m'apprendre quel est ce Bellini que vous citez là ?

ANGELO.

Mademoiselle, c'est celui que l'Italie a surnommé le Peintre des anges ; ses élèves choisissent les mêmes modèles, à ce que je vois !

CLEOSINA, avec un commencement d'incrédulité.

Ah ! ma maîtresse ne se savait pas servie par des anges !... mais vous l'êtes bien par des anges, vous !... Seigneur, la princesse m'excuse !...

ANGELO.

Étes-vous persuadée, mademoiselle, que la princesse, ce ne soit pas vous ?

CLEOSINA, reprenant l'incrédulité.

Vous voyez donc des princesses partout ?

ANGELO.

Non ! mais j'en vois une en vous, moi !

Vous êtes bien bon !
CLÉOSINA, même jeu.

Cela vous fâche-t-il ?... Il n'y a que la vérité qui offense !
ANGELO.

Il y a autre chose encore !...
CLÉOSINA.

Je suis sûr... (vous pouvez l'ignorer vous-même) que vous des-
 cendez de très-haut. Or, puisque la princesse affranchit mon Garifu,
 j'affranchis sa Cléosina !
ANGELO.

Vous êtes trop généreux !
CLÉOSINA.

J'entends donc qu'à ce bal tout le monde soit plein de conside-
 ration pour vous ; quant à moi, j'ai commencé... en vous voyant...
ANGELO.

Par grâce pour moi et pour vous-même, monsieur, laissez là
 vos compliments !...
CLÉOSINA, avec respectuosité.

Cà, qu'avez-vous, mademoiselle ?
ANGELO, sepoit.

J'ai... j'ai la haine de ces fondeurs que vous débitez là ! Est-ce
 que la vérité parle ainsi ?... Je ne vous ai rien fait, moi, mon-
 sieur ! et je trouve impertinent que dans les trois premiers mots
 que vous m'avez dits, je me sois entendu appeler ange et princeps.
 Si je mérite quelque considération, je n'ai pas besoin de votre
 protection pour l'obtenir ; et ce n'est pas me considérer beaucoup
 vous-même que de m'accueillir comme vous venez de le faire là !
 (montrant la gauche.) Seigneur, Son Altesse vous attend de ce côté ;
 moi, je vous salue. (A part, en se retirant par la droite.) Ah ! je ne me le
 figurais pas ainsi !
ANGELO, la regardant au moment avant de sortir par la gauche.

C'est dommage !

SCÈNE III.

GARIFU, puis FORABOSCO.

GARIFU, entrant par la terrasse : Il portait une sorte de domino rouge qui peut
 passer pour un costume de diable, et tient son masque à la main.

Il me semble que voilà un costume aussi extravagant que tout ce
 qui se passe depuis une heure. (Il va se regarder dans la glace.) Je suis
 un diable assez décent, et ce me tenant compte de mes besicles
 morales, l'enfer même ne me renierait pas. Pourvu qu'ainsi eu-
 diable, je ne déplaie pas trop à cette princesse qui me plaît si fort !
 princesse bizarre ! étrange soirée, singulier bal ! On dirait que...
 (voyant entrer Forabosco chargé d'un plateau, et faisant ses saluts ordinaires.) Si
 j'interrogeais un peu cette fantasque figure ? (A Forabosco qui lui présente
 des rafraîchissements.) Prenez ça là, à portée de ma soif. Bien ! (Forabosco va
 pour sortir.) Un mot, de grâce ! Oserai-je vous demander, maître...

FORABOSCO, montrant avec complaisance.

Fora-bos-co.

GARIFU.

Forabosco, si vous êtes depuis longtemps au service de Son Al-
 tesse ?

FORABOSCO, relevant timidement et tremblant.

Jé... jé... je l'ignore.

GARIFU.

Ah ! voici qui m'encourage à continuer. Eh, dites-moi, bouche
 d'or, quand êtes-vous arrivés à Venise ?

FORABOSCO.

Oh ! je... je ne sais pas.

GARIFU.

Parfait ! (Vient au verre : repoussant, à Forabosco.) Heu ! heu ! mon-
 sieur, vous reprenez mon éducation ; à présent, supposons que je
 vous demande là... entre nous... si votre maîtresse est une prin-
 cesse... tout à fait princesse ? Hein ? après m'en avoir tant dit,
 vous ne voudriez pas vous arrêter co si beau chemin ?...

FORABOSCO, il prend d'abord un air fier, puis, se voyant, il reprend son air
 inquiet pour dire :

Excellence... quelle heure... est-il ?

GARIFU.

Dix heures et demie ; pourquoi ?

FORABOSCO.

A minuit... des renseignements... sur ce sujet... vous en aurez...
 je le crois.

GARIFU.

Il le croit, l'aimable bavard ! rien n'est désespéré ! Merci, fon-
 taine d'éloquence, merci !

FORABOSCO, qui s'éloigne, revenant.

Excellence, il m'a été recommandé d'être... agréable : vous
 rendrez témoignage que... je l'ai été.

GARIFU.

Considérablement, mon bon ami ; et s'il faut le signer de mon
 sang ?...

(Forabosco s'éloigne par la droite avec des signes de profonde reconnaissance.)

SCÈNE IV.

GARIFU, seul ; MASQUÉ allant et venant par couples et par groupes.

Eh bien, je sais maintenant tout ce qu'un mortel peut désirer
 savoir... Mais si cette beauté qui nous tombe du ciel, ici, cette
 nuit, comme une étoile, n'est point princesse, qu'est-elle donc ?...
 Bah ! qu'importe ? Une vraie sultane me me plairait pas mieux !
 je suis noble pour deux, d'ailleurs... (regardant à droite.) C'est elle ! (Il
 met son masque.) Allons, voici l'instant de mourir un peu d'amour !

SCÈNE V.

GARIFU, ROSA.

GARIFU.

De par l'enfer, madame, pas un pas de plus !

ROSA.

Qui donc ose m'arrêter ainsi ?

GARIFU.

Un gardarme de Satan, un pourvoyeur des grandes chaudières ;
 vous n'ignorez pas vos forfaits, madame ; et j'ai votre signalement,
 toute princesse que vous êtes.

ROSA.

Quel conte me faites-vous donc là, seigneur d'Aasafé ?

GARIFU, désappointé et se démasquant.

Tiens ! vous m'avez reconnu ? à quel donc, s'il vous plaît ?

ROSA.

A votre grand air ! à vos façons superbes !

GARIFU.

Ah ! convenez pourtant que je ressemble assez à un démon !

ROSA.

Cerlès ! tant qu'à un générien !

GARIFU.

Madame, les démons sont des glorieux condamnés à perpétuité
 à la vue des saoures des anges !

ROSA.

Je remarque, seigneur diable, que votre bouche a disparu déjà
 mon titre de princesse. Est-ce en enfer qu'on prend ces belles
 idées d'égalité ?

GARIFU.

Eh ! madame, si je vous retire votre couronne, c'est pour admi-
 rer vos cheveux, la vraie couronne des femmes, et lire ma vie sur
 votre front.

ROSA.

C'est assez amusant ce que vous me dites ! Où donc l'avez-vous
 pris ?

GARIFU.

Un peu dans la corbeille, et beaucoup dans mon cœur !

ROSA.

Du cœur chez un diable !

GARIFU.

Pourquoi pas ? aller, les hommes n'ont pas tout pris.

ROSA.

Ah çà, est-ce que vous voudriez me dire que vous m'aimez,
 par hasard ?

GARIFU.

Je veux vous le dire et vous le prouver !...

ROSA.

Vous êtes d'une impertinence !

GARIFU.

Oui, mais cela me va si bien !

ROSA.

Mais il n'y a pas deux heures que vous m'avez vue pour la première fois !

GARIFU.

C'est que je vous ai bien vu !

ROSA.

Et dans deux heures, m'aimerez-vous encore seulement ?

GARIFU.

Croyez-vous, madame, qu'avec la paresse dont je suis doué, j'irais recommencer un autre amour dans ce moude-ci. Je vous aimerai jusqu'à ce que j'en sois !

ROSA.

Taisez-vous, faux démon, vous mentes comme un homme. — Je me figure, moi, que la nuit, quand tout dort, les amours qui logent ça et là, dans les cœurs ou dans les cervelles, sortent un peu de leurs prisons, et qu'en se réconciliant, ces amours-là se disent : « Frère, il faut mourir. »

GARIFU, seipit.

En avez-vous donc enterré déjà quelques-uns de ces pauvres amours ?

ROSA.

Moi ! je n'en ai pas même bercé un tout petit.

GARIFU.

Eh bien, je vous aime ! tout pis pour vous !

ROSA.

Et... je ne serais pas princesse, vous m'aimeriez autant ?

GARIFU.

Oui... — Si vous m'aimez encore.

ROSA, à part.

Cela me plaît à savoir. (Haut.) Je vous aime donc ?

GARIFU.

Je vous le jure. Ne le savez-vous pas ? Vous m'aimez, croyez-le, et si vous y consentez, un jour que vous serez moins princesse... et que je serai moins paresseux, nous nous marierons.

ROSA, à part.

Il est charmant, et j'ai comme peur de laisser tomber mon cœur dans ses griffes ! (Haut.) En vérité, je vous admire.

GARIFU.

Vous m'admirez ! c'est un luse insensé ! Aimez-moi ! passionnément si vous voulez, je n'en demande pas davantage. Quod a est Angelo, ce rêveur, qui rêve d'habitudes ici, je vous engage à ne pas penser à lui plus longtemps... Ce n'est pas un poète qu'il vous faut à vous, madame, j'en suis sûr. Ces gens-là sont si étonnants ! il est toujours quatre heures à leur horloge ! Ils se plaignent dans l'imagination une petite fêlure qu'ils appellent l'idéal, et ils comparent tout à cela, les niais ! Quand ils trouvent des différences, ils injurient la pauvre nature humaine en vers ou en prose... Ah ! les vilaines bêtises !... (A Rosa qui semble se plaindre.) Princesse !... vous ne dites plus rien !... Peut-être ai-je blessé vos sympathies...

ROSA, à elle-même et comme en attendant sa préoccupation.

Qu'ai-je donc, moi ? (A Garifu.) Voulez-vous que nous sortions un peu d'ici, Excellence ? l'air m'y paraît dangereux.

GARIFU, à part.

Nous y reviendrons. (Haut.) Eh bien ! mettons-nous à la recherche du seigneur Angelo.

ROSA.

Soit ! (A part en regardant la droite.) Il revient par ici... (Il est au-dessus de la gauche.) Nous le chercherons par là... (Ils sortent par la gauche.)

SCENE VI.

ANGELO, venant de la droite, il a quitté son dossier ; puis CLÉOSINA.

ANGELO.

Où, là, tout à l'heure, près de cette jeune fille, j'ai été galant... comme un banquier !... Elle a dû me trouver stupide !... Dans ce bal extravagant, où quelque tarantule a aussi piqué les cervelles, cette figure (à montrer le portrait) m'a attiré invinciblement et... Mais ou donc l'ai-je vue ?... (Elle est assise, l'orchestre du bal reprend l'air attendu par Angelo au commencement du premier acte ; une petite musique, le passage du premier plus de gauche, auquel sont liés le comble supportant la pendule et le portrait de Cléosina, se déplace, tourne, et fait passage à la jeune fille, Angelo reconnaît la musique et veut d'arrêter sa Cléosina.) Cet air !... oh ! je me souviens !... Un soir de printemps, au quasi des Esclavons, c'était elle qui passait... elle se retournait... et... (apercevant Cléosina qui, reprenant le parti, se retire et lui sourit.) Que vois-je !...

CLÉOSINA.

C'était moi !

ANGELO.

Voici bien nos notes fier, mon Dieu !

CLÉOSINA.

Mais non, je ne suis qu'une pauvre petite réalité, et une réalité assez sauvage, vous avez dû vous en apercevoir tout à l'heure... Vous ne pourriez pas savoir que les ballets qu'on dit aux femmes à tort et à travers me font souffrir, moi, comme des iniquités ; pardonnez-moi !

ANGELO.

C'est à vous, signora, de me pardonner mes folles paroles !... C'était l'influence du costume de bal, peut-être ; mais, vous ! voyez, je l'ai quitté, et je veux vous parler mieux.

CLÉOSINA.

Ah ! je vous reconnais maintenant.

ANGELO.

Vous me connaissez donc ?

CLÉOSINA.

Beaucoup.

ANGELO.

Pour m'avoir entrevu en allant au Lido ?

CLÉOSINA.

Et pour vous avoir revu depuis bien des fois.

ANGELO.

Où donc ?

CLÉOSINA.

Ici. J'habitais non loin de vous dans le palais où nous sommes ; et il y a bien des passages, bien des cachettes aussi dans ces vieilles murailles vénitienes ! J'ai découvert celle-ci, moi... Ah ! j'ai vu vos yeux se tourner bien souvent vers moi, Excellence, (montrant d'Angelo) quand vous regardiez l'heure à cette horloge ; de là, même, je pouvais vous entendre !

ANGELO.

Tout en servant la princesse ?

CLÉOSINA, en peu tendue.

La princesse !... Je... je ne suis à son service que depuis hier...

ANGELO.

Mais pourquoi regardiez-vous ici ? pourquoi ?...

CLÉOSINA.

Tenez, asseyons-nous là, et causons un peu... (Elle lui montre la cassette du dessin.) Voulez-vous ? (Elle s'assoit.)

ANGELO, à part.

Étrange enfant !

CLÉOSINA.

Savez-vous, monsieur, que souvent j'ai eu la primeur des vers que vous venez de finir et que vous vous lisez à vous-même ? que je vous ai vu commencer une belle comédie, et puis l'abandonner ?

ANGELO.

C'est vrai ; et même, je ne sais ce qu'elle est devenue.

CLÉOSINA, à part.

Je le sais, moi. (Haut.) Oh ! je suis venue ici plus d'une fois quand j'avais vu votre fatigue céder au sommeil, et que votre ramierier était à Florian... parfois j'ai remis de l'huile dans votre lampe, du feu dans vos brasiers, des fleurs dans vos coupes...

ANGELO.

Et même aussi des fruits... J'en remerciais Garifu, moi!

CLÉOSINA.

Je savais ee qui vous manquait, grâce à mon espionnage... car enfin, monsieur, je vous espionnais...

ANGELO.

Comme la Providence espionne le malheur!

CLÉOSINA.

Mais trop de fois j'ai vu la paresse vous éloigner de cette table, seigneur; et c'est elle, j'en suis sûre, qui vous a rendu triste... Je sais un proverbe qui n'est point un mensonge et qui dit : *La gaieté demeure avec le fauteur!*... Mais suis-je donc habillé de ce soir!... c'est un effet du bal!... Voulez-vous que je me taise?

ANGELO.

Oh! parlez!

CLÉOSINA.

Eh bien, savez-vous ce que vous devriez faire?

ANGELO.

Je ne le sais pas; — mais je le ferai.

CLÉOSINA.

Vous êtes sans famille, seigneur, vous n'appartenez qu'à l'art lui-même; soyez à lui mieux encore.

ANGELO.

Comment?

CLÉOSINA.

D'abord, achetez votre comédie; puis, formez, éclairés, dirigez une compagnie de comédiens, ils joueront vos œuvres, et...

ANGELO, se levant et avec agitation.

Que me dites-vous là? Moi consentir à... jamais!

CLÉOSINA, se levant aussi et calmement.

Ni comme Shakespeare, ni comme Molière! vous êtes bien dégouté!

ANGELO.

Vous connaissez donc Molière et Shakespeare?

CLÉOSINA.

Je n'ai pas eu d'autres livres pour apprendre à lire, (à son) moi, la fille d'un pauvre comédien!

ANGELO.

Mais, pourquoi me ramener à ce côté de la réalité? Vous parlez de labeur... vous ignorez ça à être le mien! hélas! l'œuvre de ma pensée, de ma volonté, de mon travail, mon œuvre a été perdue! (il s'assied et se cache.)

CLÉOSINA.

Quel âge avez-vous donc? — Oh! je vous connais bien, je les ai entendus, vos plaintes insensées; vous avez eu peine travaillé; mais, eussiez-vous fait moins encore, si ce peu était bien, vous n'avez pas le droit de croire qu'il soit demeuré stérile. Votre orgueil eût voulu voir croître ce que vous espériez avoir planté; mais le laboureur qui voit le grain qu'il sème, voit-il germer l'épi? le pain ne fait pourtant! Vous, je crains bien que vous ne soyez pas fait pour les rudes joies du travail. Je le vois, vous n'avez pas su souffrir, vous n'avez pas goûté aux douceurs du sacrifice.

ANGELO.

Mademoiselle...

CLÉOSINA.

Dites un mot et je me tais...

ANGELO.

Vous avez donc souffert, vous, chère enfant?

CLÉOSINA, debout près d'Angelo.

Où, assez pour que ma raison y ait mûri!... Si par quelque fée (puisque l'en est question ce soir), vos yeux avaient pu quelquefois prêter les murailles, (elle montre la gauche) vous m'auriez vu là, seigneur, près d'une pauvre femme dix fois égarée et dix fois raménée par moi!... C'était la deuxième femme de mon père qui m'avait légué à elle. En parcourant l'Italie, j'avais dû rester à Venise; là, de méchante qu'elle était pour moi ma belle-mère, la souffrance la rendit cruelle; épuisée et gémissante, elle... elle me frappait encore, pendant que je veillais là, en votre poésie ébauchée, je le savais : une nuit, la rue lumineuse d'une porte

mal close m'avait révélé ces tristes passages, et la curiosité, le besoin d'un peu de nouveau dans ma vie sombre m'attirait du côté de votre lampe comme un papillon du soir!

ANGELO.

Pauvre chère lampe!

CLÉOSINA.

Cette femme mourante, je l'aimais; mais un soir mon courage faillit. Je venais d'être maltraitée, humiliée, aliénée à l'âme... Je résolus de fuir... En venant là, une dernière fois, pour dire à Dieu la seule joie de ma vie, je vous entendis relire des vers d'un de vos poèmes. Vous disiez :

Dieu ne veut pas qu'on laisse un mortel solitaire,
Soyez donc pour celui qui ne quitte la terre;
N'est-il pas une âme jusqu'à son dernier jour
Son cœur peut battre après de ses battements. Le trépas,
Et si pour tous alors un peu de son jour tombe,
Ce pleur peut couvrir un vœu d'amour!

ANGELO, s'asseyant.

Je peux briller sur nous si notre ame se voile,
Dieu de ce pleur aussi pourra faire une étoile!

CLÉOSINA, qui s'est assise à côté d'Angelo.

En vous entendant, je me trouvais libre, je retournai me mettre à genoux devant ce lit de douleurs que j'allais trahir, et je baisai la main qui venait de me frapper; alors, pour la première fois, cette main sera la mienne et m'ouvrira sur un cœur que ma tendresse avait enfin vaincu... mais en même temps, les battements de ce cœur se ralentirent; elle mourut, la pauvre femme, et m'appela sa fille, en me léguant presque une fortune; elle mourut en m'aimant, en me nommant, comme jadis ma mère, de mon doux nom de Speranza...

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Et je la sentis couler sur mon visage, cette larme sainte qui peut racheter toute une vie coupable, tant elle peut contenir d'amour!

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Eh bien, pauvre découragé, dites encore ce que est bien de mesure stérile!

(Angelo s'était assis à côté de la jeune fille; peu à peu il s'est laissé glisser à genoux devant elle. Aux derniers mots, elle se leva, Angelo resta à genoux, comme plongé dans une prière, et ne rompit le silence que pour dire à son visage et comme dans une prière.)

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Mais, releyez-vous donc!... On peut venir! nous sommes au bal!

ANGELO.

Quel bonheur! On vous nomme Speranza!

CLÉOSINA.

Oui, comme ma mère!

ANGELO.

Comme la mienne, aussi!...

CLÉOSINA.

Allons, allons, seigneur Angelo, reconnaissez que j'ai raison; remettez-vous au travail, et terminiez notre comédie!

ANGELO, comme à lui-même.

Mon Dieu, dans tout cela où cesse le mensonge? où commence la vérité? (à Cléosina.) Je l'avoue, vous réveillez en moi les vertus que j'avais laissées s'y endormir!... Mais qui me dit que vous n'allez pas disparaître en emportant le renouveau de mon cœur et tout mon cœur lui-même!

CLÉOSINA.

Quoi! vous ne me connaissez pas il y a une heure!

ANGELO, poursuivant.

Vous vous appelez Speranza, comme ma mère! nous sommes orphelins tous les deux. Une rude enfance a agrandi votre âme, me-puis chère poète ont bercé votre esprit; à tous les signes, mon cœur reconnaît sa fiancée!... De ma vie, le bonheur ne passera

plus si près de moi? Speranza, répondez, m'aimez-vous? (elle le regarde doucement sans lui répondre.) Vous m'aimez! sinon, pourquoi auriez-vous ainsi veillé sur moi? et pourquoi me l'auriez-vous appris? (baptême des mains.) Vous m'aimez?

CLAUDEINE, étonnée, en lui montrant le masque qu'il tient à la main.

Qu'est-ce que vous tenez donc là?

ANGELO.

C'est, c'est... (à part.) Le signal convenu avec la princesse!... (Rapprochant Cléodine sur le balcon.) Je vais vous le dire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSA, GARIFU. Ils entrent par la gauche et vont vers la droite.

GARIFU, montrant les armoires.

Arrêtons-nous sous ces ombages, madame! Votre tête me fera mourir de fatigue si vous portez mon tombeau sur l'estomac.

ROSA, s'écroulant à droite.

Dieu me préserve d'un remède aussi lourd!

GARIFU.

Que voulez-vous? Far niente à liberté! Être libre et ne rien faire, c'est l'épigraphie écrite à la première page de mon tempérament. Je n'ai de courage qu'en amour. (Il se mouve à reproche.)

ROSA, à Cléodine en lui montrant Angelo et Cléodine debout à la fenêtre et se parlant avec amour.

Regardez-les donc, ils plangent sous les firmaments bleus.

GARIFU.

Rejoignons-les...

ANGELO, bas à Cléodine en redoublant la main.

Où dirait que tu me voles le cœur de la princesse!

GARIFU, de même.

Il faut bien que tout le monde vive! (Il se parle bas à Cléodine.)

ANGELO, à Rosa.

Eh bien, madame, que dites-vous de mon dernier doge?

ROSA, après avoir regardé Cléodine en souriant.

Il m'indigne au plus haut point. Je dis que c'est vraiment un homme de trop sous le ciel, un monstre! (Montrant le portrait à Angelo.) Trouvez, débarrassez-en la terre! Tuez-moi cela.

ANGELO.

Vous êtes la bonté même! (à part.) Je suis libre! (bas et se servant de son poing qui lui sert de poignard.) Vous comblez d'un bon coup de poignard Cléodine. D'ailleurs, il est affreux, mon Garifu, avec cet air enchanté cela tient peut-être à ce que je le vois près de Cléodine, ou bien à ce masque... vous m'avez dit qu'il ne ferait voir les choses tout autrement. Trouvez, regardez plutôt. (Il offre de son poignard à Rosa qui le prend, et se montre les yeux rouges, se regardant en miroir.)

ROSA.

Il faut donc prier pour... feu votre amour?

CLÉODINE, qui a senti des larmes.

Je ne crains plus rien! (elle revient à Angelo, tandis que Garifu retourne vers Rosa.)

GARIFU, qui a pris le poignard des mains d'Angelo, à Rosa.

Vous voulez donc fuir la terre, là, madame! Avant le mariage, ça ne se fait pas! vous suez le temps après!

CLÉODINE, à Angelo.

Il est charmant ce sommet que vous me lisez là, (elle montre la fenêtre de la terrasse; montrant encore la table.) Vous plairait-il de me l'écrire?

ANGELO.

Avec joie!

(Angelo s'assoit devant sa table, tirant son sac qu'il y pose ses papiers. Par-dessus et les autres deux (sans qu'on s'en aperçoive) et sur un signe de Cléodine, ils s'écroulent tout ce qui a été apporté dans l'acte.)

ROSA.

Mimmi! (A Cléodine) Écrivez-moi...

GARIFU, à Rosa qui a vu dans son ombre lui expliquer ce développement.

Je comprends. Tout sera bien qui finira bien. Éloignez-vous un peu, tout à l'heure, imprudent le poète qu'il est à la main et laissez-moi seul avec lui.

ANGELO, tenant haut ce qu'il écrit et sans relever la tête, tandis qu'on emporte tout — Musique.

BONNET.

A SPERANZA.

Il est sous la main au pays d'Espagne.

Quelques heures d'attente au porteur et s'arrête!

Qui n'est sur les ailes au bleu, si vert, si rose,

Où Christophe Colomb ne fit jamais venir.

La des fleurs et des fruits le genre est connu.

Dans un tel genre, mais le soleil même

Reçoit ses baisers qui font croître la rose

A cette terre vierge au sein d'écarter et sa.

Cet immense désert où je veux vous conduire,

C'est le cœur du poète, et ce cœur même

Qui peut y faire d'un jardin tout venant,

C'est l'amour, ce cœur des vœux vous vous le voir laire.

Regardez moi, madame, et le soleil levé

Va changer son désert en paradis terrestre.

(A la fin du sonnet, le chœur s'élève dans le ciel et dit qu'il est prêt à partir, Cléodine se dirige vers le balcon de double. Les deux femmes sont sorties par la terrasse. La musique cesse.)

SCÈNE VIII.

GARIFU, ANGELO.

GARIFU, à part.

Le voici tel que je l'ai laissé il y a trois heures! (S'avançant jusqu'à près d'Angelo en faisant quelques pas.) Hat hat! je vois avec plaisir que vous m'avez accordé les trois heures de délai que je vous demandais. Maintenant, comme je n'ai pas une parole, moi, je vous rends l'âme libératrice. (Il pose le pistolet sur la table devant Angelo.) Et je vous laisse vous tuer tout simplement... Allez!

ANGELO.

Cà mais! à quoi songez-ils? qu'est-ce que tu dis? d'où arrives-tu?

GARIFU.

J'arrive de café Florian, et je dis que c'est la fin des trois heures que je vous demandais, puisque minuit sonne.

ANGELO, et levant.

Te moques-tu de moi, misérable!... (Regardant par la chambre.) Mais qu'il plus rien! le calme! l'obscurité! le silence! Oh! mon Dieu! qu'importe je donne! je n'ai pas pris d'opium, j'ai encore ma raison. (Crient un marchand à grande voix.) Je suis bien éveillé! et je n'ai pas fait un songe!...

GARIFU.

Je ne sais pas, moi! vous aurez peut-être fait de la poésie. (S'avançant sur la table.) Là, que disiez-vous... vous avez vu quelque Cléodine sur les yeux de votre muse, et en effet, vous m'avez tout l'air de rêver... Mais tenez. (Il offre le poignard.) Le bruit que ceci va faire dans votre cervelle vous réveillera de ce songe-là et de tous les autres.

ANGELO, le repoussant de la main et regardant autour de lui.

Tais-toi! tais-toi!

GARIFU.

Eh-ce que par hasard vous ne voudriez plus mourir?

ANGELO.

Oh! si tu savais à quel point tu m'irrites!...

GARIFU.

Dites donc, Excellence, c'est que ça me gênerait beaucoup, moi, si vous vouliez rester sur terre. Vous m'avez tout donné ici... et donnez-moi. J'en ai déjà disposé, moi! Je vais me marier, passez-moi l'expression, et moi tout d'est... vos œuvres posthumes dont je me fais l'éditeur... (Il lui offre le pistolet.)

ANGELO, le repoussant encore.

Peuh! c'est douloureux de mourir?

GARIFU.

C'est donc bien original de vivre! — d'entendre siffler ses drames et de réduire ses libraires à la mendicité? (Il lui offre encore le pistolet, Angelo le repousse. Il reprend.) Sans compter que je vous ai déjà pleuré beaucoup, moi! Ce sera donc pour rien que j'aurai versé tant de larmes grosses larmes? Vous voulez donc empêcher mon mariage, et vivre éternellement comme le premier bourgeois veuf, parce que vous suez en songe une jupe de femme passer devant vos yeux!... Vous êtes donc sans pitié? Vous voulez donc que je me tue moi-même, moi qui n'ai pas mille bonnes raisons comme vous?

ANGELO.

C'est une lâcheté que de décrire son poëte dans la vie... et si j'ai fait un rêve... [Avec dépit en apercevant le portrait de Cléopâtre.] Non ! je n'ai pas rêvé ! voici son portrait, c'est elle ! Speranza ! Speranza ! [D'un air mouvementé il a envoyé l'un de lui le pistolet que Cléopâtre lui présentait toujours.]

GARIFU, allant le ramasser.

Allons ! allons ! maintenant, il ne mourra que comme moi, quand il ne pourra plus faire autrement. [Allant au fond.] Revenez, mesdames... [Rosa et Cléopâtre se regardent.] Il est guéri ! il vivra ! [A Rosa.] Moi, madame, ne me laissez pas mourir ! [Il lui baise la main.]

FORABOSCO, paraissant, surprenant cette galanterie, et se cachant le visage avec sa main.

Ah ! encore !...

SCENE IX.

ANGELO, CLÉOPÂTRE, ROSA, GARIFU, FORABOSCO, Divers INVITÉS.

ANGELO, allant à Cléopâtre.

Cléopâtre ! Speranza ! parlez, expliquez-moi mon songe ! dites-moi ce qui s'est passé ici cette nuit ! apprenez-moi quels sont les gens qui vous enlurent !...

ROSA, CLÉOPÂTRE et GARIFU.

Des comédiens.

ANGELO, revenant seul.

Des comédiens !... Et je ne l'ai pas deviné !...

ROSA.

C'est que nous avons bien joué, seigneur, et votre suffrage doit

flatter surtout la Rosalinde, [s'adressant à votre servante, qui là, tantôt, vous n'avez pas voulu croire.]

ANGELO, à lui-même.

Des comédiens !

FORABOSCO.

Des comédiens.

ANGELO, se relevant.

Mais encore, que veut dire ?... [La musique reprend jusqu'à la fin.]

ROSA, l'interrompant.

Cela veut dire, poëte, qu'il faut redescendre sur la terre de tout le monde pour y apprendre en langage vulgaire que notre camarade Cléopâtre vous aime. Nous la retrouvâmes à Venise ; elle se confia à nous. Vous vouliez mourir ; elle voulait vous voir vivre et songeait à vous sauver en vous donnant ici même quelque fête. Un tel projet, c'était l'éternelle sur la poudre dans nos cerveaux brûlés au soleil de la Bohême... Et c'est moi qui, la tête pleine de comédies, ai inventé celle qui vient de finir.

CLÉOPÂTRE.

Nous avons appris vos vers, nous avons chanté vos choeurs ; nous vous avons fait sourire, espérer, vivre, aimer peut-être !... nous pardonnez-vous ?

ANGELO, le regardant avec amour.

Ah !

GARIFU.

La morale de cette folle nuit, c'est que lorsqu'on veut se tuer, il faut commencer par bien fermer sa porte.

ROSA.

Non !

C'est qu'on calcule mal ou se fait mourir.

A neuf heures sonnant de la rue on s'échappe.

A neuf heures on quitte d'un coup le bonheur frivole.

Et comme on s'attend plus on se va point surprendre.

76451

N.º d'invent.

1308